

A d'éternels liens nous tenaient asservis.
Sur le monde déchû dominait la matière.
Il existait en nous un malaise inconnu ;
Nos fronts vides étaient rongés par l'amertume,
Et, comme un feu d'enfer qui lentement consume,
Monstre de cruauté, l'on ne sait d'où venu,
Il existait en nous un certain mal de vivre,
Un mal universel qui prend dès le berceau
Et qui plonge le cœur vivant dans un tombeau ;
Un mal qui tue et dont pourtant l'homme s'enivre ;
Un mal qui fait hair les rayons du soleil,
Les prés, les bois, les champs, et la rose épuisée,
Qui tarit la fraîcheur des gouttes de rosée
Et les illusions brèves du soir vermeil ;
Et, de ses dents de fer puissantes et voraces,
Le monstre a dévoré vos seins, morts qui dormez !
Il a broyé vos fronts et les a consumés,
Il a brisé l'amour et décimé les races ! »

Ayant ainsi parlé, la grande et triste voix
S'engloutit à jamais dans la chute des mondes,
Et l'écho très lointain des paroles profondes
M'apporta sa tristesse une dernière fois.

Et, les yeux détournés de la route suivie,
Je me tenais debout devant l'éternité...
Impassible, le temps, dans sa course arrêté,
Avait d'un geste bref mis un terme à la vie.

